Fiction & Cie

Gérard Genette

APOSTILLE

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Extrait de la publication

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-107450-5

© Éditions du Seuil, janvier 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Extrait de la publication

La vie doit flotter comme un rêve
Michelet

Abécédaire. Si je me fie à de lointains souvenirs, il se trouve que j'ai appris non pas seulement l'« alphabet » (ce qui pouvait se faire par jeu, et sans le secours d'aucun livre, par exemple en manipulant des cubes historiés ou en écumant une assiette de potage), mais bien la lecture en général, dans un ouvrage que j'ai déjà cité ailleurs et qui s'intitulait *Syllabaire-Régimbeau.* Je ne saurais plus dire si le découpage par syllabes (et non par lettres) anticipait la méthode plus récente, qu'on a qualifiée de « globale » et qu'on a plus ou moins vite abandonnée, mais il me semble qu'il a, dans mon cas, porté assez vite les fruits que ma mère en attendait. Cette méthode Régimbeau, qui ne se qualifiait pas si ambitieusement, ne datait déjà pas d'hier, puisque son auteur, Pierre de son prénom, instituteur puis inspecteur principal des écoles de la Ville de Paris, repose depuis 1899 dans une section du Père-Lachaise, sous un buste de bronze, que je suppose ressemblant, offert par ses élèves, parents et amis, tous reconnaissants. Je vois aussi que mon exemplaire, aujourd'hui perdu, provenait d'une édition publiée chez Hachette en 1916, et qui ne comportait que quatre-vingt-seize pages. Il était vite lu, relu, et appris par cœur. Ainsi, en ce temps-là, apprendre à lire était l'affaire de quelques heures, et l'enseigner d'à peine une centaine de pages. Pour regonfler un calembour paternel tombé à plat depuis des décennies : on ne regimbait pas à Régimbeau.

Extrait de la publication

Je n'ai donc jamais appris à lire, ni à écrire, dans un « abécédaire », et, pour cette raison ou une autre, j'ai un peu de mal à appliquer ce terme à ce qui suit, comme à ce qui précédait de cette sorte de triptyque, dont l'intrigue, si l'on peut dire, est en somme celle d'un Journal à ciel ouvert et livré en vrac (« en miettes », disait Ionesco) au désordre alphabétique, et dont la chronologie d'écriture journalière devient de ce fait parfaitement inscrutable. J'ai bien dû pourtant employer deux ou trois fois ce terme d'« abécédaire », sans doute parce que d'autres m'y avaient incité, mais j'écrivais plus spontanément « dictionnaire », en référence à des modèles comme ceux de Voltaire ou de Bierce, et en détournant par voie d'épigraphe la phrase de Montaigne, « J'ai un dictionnaire à part moi ». Ces modèles, et bien d'autres, plus récents, et mon propre usage procèdent clairement d'un élargissement, voire d'un abus, si le sens propre de « dictionnaire » est quelque chose comme « recueil de mots rangés par ordre alphabétique et pourvus de leurs définitions et/ou de la description de leur référent encyclopédique ». Des lecteurs ont donc estimé qu'« abécédaire » serait plus pertinent, comme plus modeste, et dénotant un ordre alphabétique sans promettre des définitions qui n'y figurent effectivement pas, ou pas sérieusement. Par chance, mes entrées ne revendiquent ni l'un ni l'autre. Mais je vois dans mon (vrai) dictionnaire que ce mot, originairement un adjectif (synonyme donc d'« alphabétique ») a, comme nom, un autre sens littéral, qui est : « livre où apprendre l'alphabet ». Ce n'est pas tout à fait le propos des miens, qui n'ont malheureusement, que je sache, jamais exercé cette noble fonction pédagogique, et qu'on ne peut donc désigner ainsi que par un autre glissement de sens. Par chance, mes titres (*Bardadrac*, *Codicille*, *Apostille*) n'y invitent pas non plus. J'y reviendrai sans doute, mais pour l'instant je note que leur succession chronologique de publication détermine une sorte d'acronyme, *BCA*, qui déconcerte l'alphabet lui-même. J'aurais peut-être dû y parer plus tôt, mais, par chance encore, il est maintenant trop tard : ce bardadrac de bardadracs ne sera jamais un *ABC*.

Extrait de la publication

Additionnel. À ma connaissance, cet autre adjectif est aujourd'hui surtout employé au football, où il désigne les minutes ajoutées au temps réglementaire de chaque période pour compenser les divers arrêts de jeu, et en histoire, dans l'énoncé « Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire », belle performance de langue de bois juridico-politique, et bien digne de son auteur. C'est le titre officiel de la Constitution brochée pour Napoléon par Benjamin Constant, en avril 1815, c'est-à-dire deux mois avant Waterloo : il était bien temps. La pieuse référence aux « Constitutions » de l'Empire était là pour masquer sa parenté avec la Charte « octroyée » en 1814 par Louis XVIII. C'était aussi, en comptant celle-ci, la huitième Constitution dont, avec ou sans le nom, on gratifiait le pays (cette fois, par voie de référendum) depuis 1791, et c'était loin d'être la dernière – chacune empruntant d'ailleurs quelque chose à la précédente –, mais ce fut la plus brève dans son application : guère plus d'un mois, du 3 juin au 7 juillet 1815. L'Empereur n'eut guère le temps d'en peser les avantages et les inconvénients. Pour une raison qui sans doute n'échappera pas au lecteur attentif, j'ai mis en « vedette » (ou en « rubrique ») l'adjectif, mais le nom (« Acte ») ne manquait pas de poids pour intituler cet éphémère produit d'une imagination politique sinueuse et toujours disponible. Si l'on voulait le prendre à la lettre, on dirait peut-être qu'il forme un léger oxymore avec son adjectif : un acte digne de ce nom devrait bien s'imposer plutôt que s'ajouter. Mais il y a de la sagesse (et, bien sûr, de la modestie) dans ce couple, à mon sens plus souple que contradictoire. En réalité, tout acte, surtout par écrit – celui-ci, par exemple –, est toujours plus ou moins additionnel ; encore faut-il savoir à quoi.

Je reviens au football pour observer que certains commentateurs, par pure négligence, emploient parfois le mot « prolongations » pour désigner le susdit temps additionnel : « En demi-finale de la Coupe du Monde 2010, l'Uruguay a marqué un deuxième but *in extremis*, pendant les prolongations » (j'ai même pu lire quelque part un très paradoxal, quoique par

Extrait de la publication

simple métonymie, « pendant les arrêts de jeu » : de fait, ça doit être bien tentant). La différence est évidemment capitale : au sens propre et littéral, les prolongations (deux fois quinze minutes, éventuellement suivies d'une séance de « tirs au but ») servent à départager, quand le statut de la rencontre l'impose, les deux équipes en cas de match nul. Au sens figuré, qui m'intéresse davantage aujourd'hui, la vie, au-delà d'un âge ordinairement considéré comme raisonnable, daigne parfois nous accorder un temps supplémentaire de « jeu » qui peut bien s'appeler des « prolongations », et dont l'issue fatale peut bien aussi s'appeler « tir au but » (il n'y en aura qu'un, et aucun gardien pour y parer). Mais elle ne nous accorde jamais le temps « additionnel » (plus complémentaire que supplémentaire) qui devrait compenser les nombreux arrêts de jeu que nous avons subis pendant notre existence : évanouissements, sommeils sans rêve, anesthésies générales et autres syncopes. Ça, ce n'est vraiment pas juste, mais la sagesse des nations, avant ou malgré Proust, nous en avait avertis très tôt : « Le temps perdu ne se rattrape jamais. »

Adobe. C'est depuis longtemps le nom (d'origine arabe) de ces briques de terre mêlée de paille séchées au soleil qui, au Maghreb, au Sahel et ailleurs, servent à construire des maisons, des mosquées, des châteaux ou des palais. J'ai cru, un temps, que la firme californienne Adobe Systems avait adopté ce nom en référence à ce mode de construction. Et pourquoi pas ? Une brique vaut bien une pomme. Mais non : Adobe était aussi le nom (indien) de l'Adobe Creek, qui coule, sauf erreur de sa part, parmi les vignobles du Sonoma County et, paraît-il, derrière la maison d'un des fondateurs de la firme, aujourd'hui établie à San José, capitale de la Silicon Valley. Ce n'est pas mal non plus, et j'aime assez cette collusion onomastique entre une brique africaine et un ruisseau californien, sous les auspices d'un système informatique dont j'ai parfois l'usage sans rien comprendre à sa structure, ni à son fonctionnement.

Extrait de la publication

Adouber. Le sens chevaleresque de ce verbe est bien connu, quoique son application ne soit plus de mise. On pourrait bien l'acclimater aux cérémonies de « remise » de nos décorations (devenues) républicaines, qui s'accompagnent d'une accolade encore un peu féodale et sans connotation physique : accoler n'est pas baiser, ni même embrasser. On dirait donc : « Le ministre a adoubé M. Untel chevalier de la Légion d'honneur. » Mais son investissement le plus actuel est au sens figuré ; ainsi, on dit parfois : « Le président a adoubé M. Untel en le nommant ministre. » Plus figuré encore (au point que le motif sémantique m'échappe) : aux échecs, « adouber » consiste à toucher une pièce sans la jouer, juste pour assurer ou confirmer sa place, en une dérogation conventionnelle à la règle « pièce touchée, pièce jouée ». Mais sa seule forme pratiquée est à la première personne du singulier, dans la formule pseudo-performative « j'adoube », qui met ce geste hors jeu, un peu (très peu) comme aux dames le « souffler » qui n'est pas jouer ; je dis « pseudo-performative » parce que le « dire », ici, n'est pas un « faire » mais plutôt une déclaration préventive de non-faire. J'aimerais prolonger ce glissement de sens à bien d'autres situations vécues, pour y désigner un léger réajustement qui ne met en cause rien d'essentiel : « J'adoube, mettons que je n'ai rien dit, n'en parlons plus. »

Âges. Comme Albert Camus voulait imaginer Sisyphe heureux, j'aimerais imaginer don Juan amoureux. J'ai longtemps rêvassé sur le faux souvenir d'un roman dont le titre, croyais-je, était *Le Dernier Amour de don Juan*. Je découvre à retardement que le « vrai » titre est celui, moins mélancolique, d'une nouvelle des *Diaboliques* : « Le plus bel amour de don Juan ». Les deux qualifications ne sont pas incompatibles, on pourrait même décider que le dernier (ou le premier ?) est par définition le plus beau, mais je ne veux pas remonter pour vérification jusqu'au texte de Barbey ; ce qui m'inspire dans ce titre imaginaire, c'est l'idée d'un don Juan enfin passionné, séducteur enfin séduit, celle aussi d'un don Juan enfin vieux, puisque en proie à son dernier amour, et

Extrait de la publication

peut-être celle encore de l'équivalence probable entre ces deux états : le dernier amour de don Juan pourrait bien être le premier si le conquérant devait, pour l'éprouver, être « devenu vieux », comme le lion de la fable, offrant la synthèse tardive de ces deux figures antithétiques que sont, dans *De l'Amour*, Werther et don Juan. On sait auquel des deux personnages Stendhal accorde la palme du vrai bonheur dû aux « âmes tendres », même s'il rêvait pour sa part, très utopiquement, de sentir comme le premier et d'agir comme le second. Don Juan livré aux souffrances d'un vieux Werther, ce serait sans doute (plus vraisemblable que l'inverse) une belle punition et un beau sujet de roman. Mais, don Juan ou Werther, le meilleur titre serait peut-être, finalement, et pour parodier cette fois Marivaux, qui a tant joué sur l'équivalence quasi pléonastique de ces deux mots (puisque l'amour vient toujours par surprise) : *La Dernière Surprise de l'amour*.

De ce roman ni fait ni à faire, le héros aurait pu être, entre autres et en « vrai », François-René de Chateaubriand, éternel séducteur romantique qui a, lui, souvent joué de ses cheveux blancs, et triché sur son âge en tous sens. Lors d'un épisode non daté (« Un jour, passant par Lyon… »), il s'émerveille d'« avoir fait tant de peur », en voiture, à une mère et à sa très jeune fille, « divinité de seize ans », qui le découvraient moins âgé et donc plus dangereux qu'elles ne l'avaient imaginé d'après son œuvre et sa carrière : « Pendant quelques heures, je me crus rajeuni par l'Aurore. » On donne parfois pour sa « dernière » aventure amoureuse (un film que je n'ai pas vu, sur cet épisode, s'intitulait précisément *L'Occitanienne. Le dernier amour de Chateaubriand*) un séjour à Cauterets en 1829 avec Léontine de Villeneuve, jolie « Occitanienne » (j'aime cette précision ethnolinguistique) de vingt-six ans. Lui, si je compte bien, n'en avait jamais que soixante et un, grand écart sans doute, mais qui lui en laissait encore une vingtaine à vivre, et à aimer, ce qu'il fit à peu près, et simultanément. Je doute donc fort de l'ultimité de cette idylle à peine tardive. Il faut toujours laisser une chance à l'avenir et, comme on sait, sa véritable ultime compagne, et de si longue date, allait,

Juliette sans Roméo, survivre encore près d'un an à son défunt chevalier servant.

Je contemplais avant-hier une personne qui avait presque exactement l'âge que comptait, soixante et quelques années plus tôt, une autre quand je la rencontrai pour la première fois. Cherchant inutilement à les fondre en une seule image, je ne parvenais pas à rapprocher ce visage, à mes yeux si juvénile, de celui, alors déjà (ou encore) maternel, qui accompagna de si près quelques saisons de mon adolescence. Il n'est pas si facile de jouer, comme je m'y essaie trop souvent, avec les distances temporelles : chaque instant est une entité individuelle et, malheureusement ou heureusement, incomparable et surtout insubstituable : « une heure n'est pas qu'une heure, dit une page célèbre du *Temps retrouvé*, c'est un vase rempli de parfums, de sons, de projets et de climats », et que seul le « miracle » d'une analogie involontaire peut parfois vous restituer, sans préavis ni convocation.

Fontenelle, quasi centenaire, envisageait une ravissante, restée, comme il convient, anonyme : « Ah madame, si j'avais dix ans de moins… » C'était peut-être déjà une version rétrospectivement, ou rétroactivement, fanfaronne. D'une variante plus modeste, ou plus réaliste, comme « Ah madame, si j'avais quatre-vingts ans de moins… », la réalisation aurait du même coup rayé des cadres l'obscur objet de son désir (« … mais j'y songe, vous n'étiez pas née ! »). À partir du fameux « certain âge », on ne peut plus emprunter la machine à remonter le temps sans effacer avec lui, comme en appuyant sur une touche « *delete* », la quasi-totalité de ses contemporains et, plus fâcheusement, de ses contemporaines. Et, quelque envie qu'on ait de rajeunir aux yeux d'une personne, on ne remonte pas volontiers en pensée à un moment où l'on ignorait encore – et pour cause – jusqu'à son existence.

Le « grand âge » a ses écueils, douloureux ou ridicules, et qu'on ne m'a pas attendu pour évoquer (le vétéran du ragtime, Eubie Blake, disait sobrement : « Si j'avais su que je vivrais si vieux, j'aurais mieux pris soin de ma santé »). Je découvre aujourd'hui le plus dangereux : c'est qu'il vous arrive de l'oublier, du moins

Extrait de la publication

quand c'est le vôtre. Mais il comporte aussi un privilège (le fameux « bénéfice ») inestimable, qui est de vous mettre, comme disent les cavistes, « hors d'âge », et donc à l'écart de quelques courses vaines, ou vouées à l'échec.

Pourtant, un de mes amis, très avancé dans cette (fin de) carrière, me demande : « Si à mon âge je ne fais pas la cour aux jeunes femmes, quand le ferai-je ? » Un autre me confie : « Jusqu'à quatre-vingts ans, j'ai été un peu timide avec les filles. Maintenant, ça va mieux, mais, soit dit entre nous, je ne sais toujours pas comment ça marche. » Il ajoute même que la compréhension du *mundus muliebris* lui reste simplement asymptotique, par l'effet d'une sorte de « mur de Planck » – ce mur théorique qui, m'apprend-il, nous rend par définition inaccessible, et même inconcevable, la connaissance de ce qui aurait précédé le big bang. Je lui laisse la responsabilité de cette nébuleuse métaphore.

Agus. Je retrouve une photo prise à Launay, je me demande bien par qui, pendant l'été 1952, où lui et moi sommes penchés sur une page dont on ne voit rien – sans doute un brouillon de maquette pour ce qui était alors mon grand dessein : une nouvelle formule de *Clarté*, dont je devais assurer à l'automne, pour un an, l'unique « rédaction en chef ». J'ai déjà dit comment et pourquoi (l'un et l'autre se devinent d'ailleurs sans peine) cette entreprise échoua, ou plus exactement fut refusée en haut lieu. Ce qui m'intéresse ici, c'est la présence d'Agustín Alberro (« Agus » pour les intimes) à mon côté sur ce cliché. Je le consultais évidemment sur mes projets, et je crois me rappeler qu'il manifestait un certain enthousiasme, voué comme le mien à la plus sévère déception. Il était alors, avec réciproque, mon ami et confident le plus proche. Je l'avais connu à l'automne 1950, dans cette aimable maison de post-cure de Sceaux qui fonctionnait, avec quelques autres du même statut, comme un bouillon de culture politique. Agus avait un peu plus d'ancienneté que moi dans le cursus de la fondation Sanatorium des étudiants de France et de sa contrepartie quasi syndicale, l'Association générale des étudiants en sanatorium

(AGES), que les étudiants communistes s'employaient avec succès à noyauter – on dirait aujourd'hui « manipuler ». En dehors de ces activités politiques, il me faisait partager ses connaissances indirectes, par accointances plus parisiennes que les miennes, en fait de danse classique (marquis de Cuevas) et de haute couture (Balenciaga). Sa famille, réfugiée à Paris depuis la chute de la République, habitait à Passy un appartement cossu et fort encombré où M. Alberro père, ancien ministre des Finances du gouvernement basque autonome, gérait comme il pouvait les restes du patrimoine public et privé. La langue (on y parlait surtout espagnol) colorait d'exotisme ce que j'y trouvais de grand bourgeois, et l'exil antifranquiste en couvrait de son prestige la tonalité démocrate-chrétienne.

Agustín terminait à sa façon des études de droit, avant de trouver un emploi dans une banque, une des « quatre vieilles », qu'on appelait alors la BNCI. Je crois l'avoir emmené en août 1951 au Puits-Collet, dans la famille de notre ami commun Jean Martel, dont l'exquise grand-mère mettait un grenier-dortoir à la disposition de la jeunesse, et l'avoir plus ou moins repêché d'une noyade dans le port de Cancale, quelque part entre la pointe du Hock et le fameux rocher : il nageait moins bien qu'il ne dansait. L'été suivant, il me tint d'abord compagnie avec d'autres « camarades » des deux sexes, dans la maison de Conflans en attente d'un acheteur, puis nous passâmes le mois d'août à Launay, où Jacqueline lui aménagea une chambre moins exiguë et moins spartiate que la mienne (dont je ne me plaignais pas : l'inconfort imposé était, dans son code, une marque de préférence ; à certains égards seulement, elle me traitait comme un fils). Tous ces hébergements de vacances nouaient et renouaient quelques fils de ma vie : je ne cloisonnais encore rien. Deux ans plus tard, à Pâques 1954, la troupe d'Etorki, dont Agus était quelque chose comme l'administrateur bénévole, répéta dans la « cour d'honneur » envahie d'herbes folles, sur les sentiers sablés et jusque dans la très délabrée « salle des gardes », son spectacle pour le Théâtre des Champs-Élysées. Après le bel été 1956 au pays Basque, divers aléas

Extrait de la publication

professionnels et politiques espacèrent notre relation, même si je le retrouve sur une photo « de groupe » (très petit groupe) datée du 18 juin 1959 où nous sommes tous un peu endimanchés, comme pour un mariage – c'en était un, le mien, et lui, mon témoin.

Je me retirais alors progressivement de tout « engagement », et lui s'engageait, je n'ose dire « au contraire », dans les voies de la « Nouvelle Gauche », aux côtés de notre ancien allié, adversaire ou concurrent socialiste du Quartier latin, Michel Rocard, qu'il orienta un jour, après la farcesque élection présidentielle de 1969, vers la mairie et (je condense la petite histoire) la circonscription législative de Conflans : notre commun séjour de juillet 1952 portait ses fruits tardifs et très indirects. Mais ce fut la dernière récolte : la politique, qui nous avait unis, nous sépara, et je n'allais apprendre sa mort, quelques années plus tard, que par une voie encore plus indirecte. Mes nouvelles activités intellectuelles lui paraissaient oiseuses (elles l'étaient peut-être), et ses combinaisons politiques d'alors, dont le dessein était, je crois, de pousser à la présidence un Pierre Mendès France qui la refusait par principe, me semblaient vouées à l'échec : elles l'étaient à coup sûr. Mais chacun suit sa pente, et non toujours, comme recommandait Gide, « en la remontant ». Cette amitié naufragée fait maintenant partie d'une série de relations avortées, autant de fiascos affectifs dont je me demande toujours si je suis coupable ou victime. Les deux, sans doute, comme de bien d'autres choses.

Aigus. Peut-être parce que mes divers amplis et/ou enceintes (de ville, de campagne, de chambre, de salon, de voiture…) sont de qualité médiocre, j'en trouve toujours le son trop sourd, et je tourne en conséquence leurs boutons « *bass* » au minimum et « *treble* » au maximum. Revenu de l'au-delà, mon père, toujours à l'affût, baptise cette pratique le « tout à l'aigu ». Si je rapporte ce méchant calembour, c'est qu'il me semble s'appliquer plus généralement, et figurément, à mon goût en toutes choses : je n'aime l'air que vif, et je n'aime pas trop les contours flous et les sentiments étouffés. Ambigus, peut-être, mais c'est tout autre chose.

Extrait de la publication

Alma. Ce beau nom, ici prénom, évoque d'abord pour moi la grande Alma Schindler, à l'impressionnant palmarès artistique (conjugal, extraconjugal, semi-conjugal), qui reste pour moi, par préférence musicale, Alma Mahler, quoique ce premier époux en date ne l'ait pas toujours trop bien traitée, et que le tableau qui l'évoque le mieux soit l'œuvre de son amant ultérieur le peintre Kokoschka, dont le titre fascinant, *La Fiancée du vent*, lui attribue la plus poétique des conquêtes. Mais ce prénom lui-même, qu'on dit au choix d'origine latine, slave ou arabe, est riche de connotations : l'*alma mater* est en latin (*almus* : « qui nourrit ») une mère nourricière, et, Mère parmi les mères, la Vierge Marie, d'où, en « anglais » figuré, l'Université dont on se flatte d'être sorti la tête bien pleine, sinon bien faite. En espagnol, nom commun dérivé du latin *anima* (c'est un vrai carrefour étymologique), il désigne évidemment l'âme, et c'est en ce sens que Dizzy Gillespie a intitulé une de ses compositions *Con Alma*, titre qui vaut les plus belles indications de mouvement du répertoire classique. Je me suis longtemps demandé quelle victoire de la campagne d'Italie célébraient à Paris le pont de l'Alma, son zouave (qui aurait pourtant dû me mettre la puce à l'oreille : pas de zouaves, importés bien plus tard, dans l'armée de Bonaparte) et la place, décor de *La Folle de Chaillot* et voisine de ce Théâtre des Champs-Élysées où j'ai jadis prétendu danser le fandango et où, plus tard, dans le charmant film de Danièle Thompson, *Fauteuils d'orchestre*, un pianiste désabusé jette aux orties son habit de concert pour finir en tee-shirt le concerto *L'Empereur*. Mais j'apprends aujourd'hui que cette victoire remportée pendant la guerre de Crimée sur les rives d'un fleuve nommé Alma revient entre autres à son regrettable neveu, flanqué d'unités turques et britanniques. Tout cela se mêle dans une même rêverie polyphonique, en écoutant sur Dailymotion une des innombrables versions de *Con Alma*, où rivalisent en public Stan Getz et Dizzy lui-même, avec un autre pianiste, anonyme mais en qui je crois reconnaître le discret Hank Jones. Si je me trompe sur ce dernier point, le monde du jazz ne manquera pas de me le faire savoir,

Extrait de la publication

mais en tout cas je tiens qu'on devrait un peu plus souvent aimer, jouer, se battre, et vivre *con alma*.

Amertume. On disait jadis qu'il fallait surtout, en prose, « éviter les alexandrins » ; il me semble me rappeler que l'Autodidacte de *La Nausée* leur fait la « chasse », en comptant les syllabes sur ses doigts ; et que Flaubert, dans son gueuloir, faisait de même ; pourtant, comme le signale en note, afin que nul n'en ignore, une jolie petite édition de *L'Éducation sentimentale*, c'en est un, et bien sonné, que cette phrase digne de l'*Iliade* qui clôt le sixième chapitre de la troisième partie : « Et Frédéric, béant, reconnut Sénécal. »

Grâce à une mention enthousiaste de Proust, tous les lecteurs cultivés connaissent et admirent le « blanc » qui suit, ellipse de quinze années entre deux chapitres, et la reprise qui ouvre le suivant : « Il voyagea. / Il connut la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues. / Il revint… » De cette superbe phrase quaternaire entre deux brévissimes, le premier membre doit faire un peu tiquer les puristes, qui n'acceptent pas mieux ces paquebots mélancoliques que l'éducation sentimentale du titre, le deuxième est sans reproche grammatical, le troisième est un peu étrange : on peut s'étourdir de paysages (ça m'arrive tout le temps), mais de ruines ? Le quatrième, qui fait encore appel à une variété de ce que les grammairiens appellent un génitif « objectif » (car ce ne sont pas les sympathies qui éprouvent cette amertume), me frappe par une raison, pour une fois, thématique. On ne le cite pas assez.

Je l'avais même oublié. L'« amertume des sympathies interrompues », c'est pourtant une trouvaille affective, dont le développement mériterait à lui seul tout un roman, que Flaubert n'a pas écrit, lui qui devait bien entendre par là quelque chose, au lieu d'aller finalement s'embourber entre ses deux copistes. On ne le lira donc pas, mais je crois avoir connu cet étrange état, sans m'en expliquer la cause : comment peut-on interrompre une sympa-

Extrait de la publication

thie ? ou comment une sympathie peut-elle s'interrompre d'elle-même ? Réponde qui pourra, mais j'emprunterais volontiers à Proust, toujours lui, cette explication qui ne fait d'ailleurs que déplacer d'un cran la question : le cœur a ses intermittences.

Amorti. Un poéticien allemand a écrit jadis un livre fort influent, intitulé dans sa version française *Pour une esthétique de la réception*. J'aimerais, par un nouveau mauvais calembour, esquisser ici une esthétique de la *déception*. « Esthétique » est à vrai dire un bien grand mot pour désigner une pratique, surtout verbale, qui me semble être une forme assez subtile de l'humour. Cette pratique consiste à « dégonfler » systématiquement le sujet dont il est question, ou, si l'on préfère, à en « dévaluer », comme une vulgaire monnaie, l'importance ou l'intérêt. Un exemple en dira plus : un écrivain souvent considéré comme « provocateur » est invité dans une émission réputée, elle aussi, pour son impertinence. On attend de lui une performance à la hauteur de cette double réputation. On lui demande ce qu'il pense de tel ministre, transfuge de la gauche et alors justement décrié pour des mesures répressives prises à l'encontre d'une minorité ethnique. Personne ne peut soupçonner cet écrivain de *fuir* un tel sujet. Il fait mine d'y penser un peu, puis il répond, sans l'ombre d'une expression sur le visage et sur le ton le plus neutre possible : « Je ne sais pas qui c'est. » L'assistance se fige devant cette esquive aussi piètre que peu vraisemblable. Dans le bref silence qui en résulte, il ajoute, à peine désolé, l'explication à laquelle nul ne s'attendait : « Des Besson, il y en a tellement… »

Je ne crois pas qu'on puisse imaginer un plus efficace déni d'existence pour la personne en cause, en même temps que de considération pour la question posée, chacun des deux nourrissant l'autre – si l'on peut ainsi décrire une forme aussi exténuée, et comme fatiguée, de mise à distance. Nous sommes ici, en fait, au-delà – ou plutôt *au-dessous* – de la distinction bergsonienne entre humour et ironie. Michel Houellebecq (c'est lui, bien sûr) ne feint ni de nier (ironie à la Voltaire : « ce ministre n'a

fait expulser personne ») ni d'approuver (humour à la Montesquieu : « ce ministre a bien fait d'expulser des gens dont la peau est si brune et l'origine si obscure ») une action détestable : il feint simplement de l'ignorer. Bien entendu, je ne donne pas cette attitude désabusée pour un exemple d'engagement militant, capable de « faire descendre dans la rue » des milliers de manifestants, mais je trouverais l'extension de son procédé fort efficace contre toute espèce de « politiquement (ou autrement) correct », ou incorrect. C'est l'art de l'*amorti* apathique, le nihilisme au ras des pâquerettes, un niveau où nul à ma connaissance ne l'a jamais exercé. Je finirai par lire un de ses livres.

Anachroniques. J'ai dû faire ailleurs une trop rapide allusion à ce bizarre épisode de ma non-carrière journalistique en pointillés (beaucoup plus de blancs que de points), et je ne sais quoi m'incite à y revenir un peu davantage. En février 1977, une (disons) amie d'enfance, qui dirigeait alors le service culturel d'un journal du soir, me proposa de lui écrire une chronique mensuelle de thème variable, mais, quel que fût le sujet particulier de chacune, d'orientation délibérément esthétique – le motif sous-jacent, et partagé entre nous, étant que le « point de vue esthétique » peut investir n'importe quel sujet, même politique, et l'emporter sur tous les autres. On m'avait enseigné de longue date qu'on ne doit jamais mêler les relations personnelles aux affaires professionnelles, et ce principe, entre autres, me fit hésiter un peu, avant de (paradoxalement sans doute, mais on sait à quoi servent les principes) me faire accepter, à condition toutefois que le titre général de cette série serait *Anachroniques*, semi-néologisme aux connotations diverses qui me séduisait indépendamment de toute application, et me semblait propre à couvrir d'avance tous les écarts – condition déjà révélatrice d'une préférence futile pour le paratexte sur le texte. À peine ce contrat tacite signé sur l'absence de papier d'une table du regretté Mercure galant, et sitôt proposée la première de ces chroniques, de vives résistances, ou plutôt répugnances, se firent jour parmi les hautes sphères de la rédaction. Il

Extrait de la publication

faut dire que, dans cette ouverture qui voulait annoncer la couleur, j'avais un peu forcé la dose thématique et stylistique. Elle finit pourtant, après de longues semaines de tractations, par se voir imprimée comme de guerre lasse, suivie cahin-caha de six autres, toutes aussi intempestives et, comme on ne disait pas encore (mais elles l'étaient vraiment et littéralement), « improbables ». Mais, d'hésitations en ajournements, les intervalles s'allongeaient, le climat général se dégradait, et vint un jour où je décidai de mettre un terme à la douteuse tentative. Comme chez Pagnol, personne ne fit mine de me retenir, et la série s'éteignit dans l'indifférence – je devrais dire l'*inattention* – générale, et peut-être justifiée. C'est pourtant du mauvais sort de cette fausse bonne idée que je crois pouvoir dater la véritable origine de cette autre série où nous (moi, du moins) en sommes aujourd'hui : non que j'aie retenu grand-chose de ces chroniques, publiées ou autocensurées, pour « nourrir » ici quelques pages ultérieures, mais c'est bien à ce moment que je résolus de confier au secret de mon tiroir des bribes de brouillons que je renonçais définitivement à proposer à quelque organe public que ce fût. Mes bardadracs sont donc lointainement issus de ce fiasco « médiatique », comme on ne disait pas non plus encore. Je ne sais si c'est une illustration parmi d'autres (j'en compte vraiment beaucoup, et j'en célébrerai encore une ou deux) du dicton « À quelque chose malheur est bon », ni qui gagne et qui perd à ce change, mais le plus mémorable pour moi, dans cette très oubliable entreprise, est que, aujourd'hui lestée de tant de bons et de mauvais souvenirs communs, l'amitié tendre qui était à son origine survécut, et survit encore, à ce bienheureux naufrage.

Anticiper. Quand il voulait mettre fin à un sujet qui lui déplaisait, le grand-père Debray disait : « N'anticipons pas. » Cette formule ne promettait nullement une reprise ultérieure mieux adaptée aux circonstances : c'était une façon à lui de rompre les chiens, un équivalent tout personnel de « Brisons là ». Elle me revient parfois, au sens, *in petto*, de : « N'en parlons plus », « N'épiloguons pas »,

Extrait de la publication

voire : « Ce serait une trop longue histoire », ou même, plus souvent et paradoxalement : « N'en parlons plus, c'est de l'histoire ancienne ». Je sais bien que c'est risquer le malentendu, mais sans une dose de malentendu, il n'est pas de conversation, pas de relation qui vaille, ni même qui tienne.

Apostille. Si j'en crois mon dictionnaire habituel, ce nom provient, par dérivation à rebours, du (plus ancien) verbe *apostiller*, qui signifie « ajouter par après (*postea*) ». Une apostille, c'est donc simplement, comme le savent au moins depuis 1983 les lecteurs d'Umberto Eco, ce qu'il arrive qu'on fasse quand on apostille. Étymologiquement, donc, la poste n'y est pour rien, ni les postillons de tous acabits, quoi qu'en puisse suggérer l'homophonie, et le noyau sémantique est bien celui de l'*après-coup* : plus encore que dans le codicille, ce qui s'y exprime, c'est ce qu'on appelle si bien l'esprit de l'escalier – mais de celui qu'on descend, car dans celui qu'on monte, si j'en crois tout un folklore et une certaine expérience personnelle, ce n'est pas tant d'esprit qu'il s'agit. « Le meilleur moment de l'amour, prétend la sagesse populaire depuis Sacha Guitry, c'est quand on monte l'escalier », et Henri Salvador chantait :

> *Quand je monte, je monte, je monte, je monte chez toi*
> *J'ai le cœur qui saute, qui saute, qui saute de joie*
> *Dans ton petit escalier…*

L'invention de l'ascenseur a beaucoup nui aux élans de toutes sortes, sauf rencontres inopinées et trop furtives. Je m'égare encore, mais non sans raison : même si, de mon temps, les marches étaient moins hautes, il s'agit ici autant du cœur que de l'esprit. On peut donc considérer cette entrée comme un avant-propos légèrement différé à ce nouveau post-scriptum.

Appréhender. Je vois avec mélancolie se perdre l'emploi de ce verbe, qui faisait partie du vocabulaire maternel, exclusivement

Extrait de la publication

Extrait de la publication